

LA CULTURE AUSTRALIENNE ENTRE OCCIDENT ET ORIENT

En 2011, pour la première fois de son histoire, l'Australie a accueilli plus de migrants originaires de Chine que de Grande-Bretagne¹. Elle a franchi ainsi un pas important, quoiqu'essentiellement symbolique, vers ce qu'on pourrait appeler une plus grande « asianisation » du pays. C'est une évolution à laquelle l'Australie (ou du moins sa population d'origine anglo-saxonne) a désespérément résisté au cours de son histoire, et à laquelle certains ne se résignent toujours pas. En effet, l'Australie s'est traditionnellement considérée comme une nation « blanche » et plus particulièrement britannique. La démographie lui donnait raison, mais c'était faire peu de cas des premiers habitants du pays, les Aborigènes, ainsi que des réalités géographiques.

L'Australie n'appartient à aucun ensemble continental, tel que l'Europe, l'Asie ou l'Afrique, mais constitue à elle seule un continent à part entière. Située aux confins de l'océan Pacifique et de l'océan Indien, vestige de l'antique Gondwana, elle possède sa personnalité propre. Cependant, elle est indiscutablement plus proche de l'Asie que de l'Europe, de sorte qu'existe une discordance entre son histoire moderne, qui fait figure d'appendice de l'histoire européenne, et sa géographie. Si l'expression « la tyrannie de la distance », inspirée par le titre de l'ouvrage publié par l'historien Geoffrey Blainey en 1966², a fait florès pour décrire un des éléments essentiels de la condition australienne, c'est parce que le pays est la plupart du temps envisagé sous l'angle de ses liens avec la Grande-Bretagne : la distance est ce qui vient contrarier la proximité culturelle,

1. Cf. « Chinese migrants top Britons for first time », *The Age*, 10 août 2011.

2. Geoffrey Blainey, *The Tyranny of Distance. How Distance shaped Australia's History*, Melbourne, Sun Books, 1966.

prise souvent pour naturelle, des deux pays. En revanche, vis-à-vis de l'Asie ou de la Mélanésie, il n'y a pas de distance qui tienne, du moins en termes de géographie: la ville de Darwin n'est qu'à 400 kilomètres du Timor oriental, et les côtes de la Papouasie-Nouvelle-Guinée sont bien plus proches encore des côtes australiennes.

134 Mais la géographie ne fait pas forcément bon ménage avec l'histoire. Pour être précis, il faudrait parler à leur propos de double discordance: discordance, tout d'abord, entre la culture européenne qui s'est imposée à la suite de la colonisation du continent par les Anglais en 1788 et la culture aborigène qui y régnait sans partage auparavant et qui, nous le verrons, continue d'exercer son influence; mais aussi discordance entre cette culture européenne et les cultures asiatiques qui bordent l'Australie, où elles ont fait des incursions plus ou moins marquées. Les tensions qui en résultent travaillent la culture australienne depuis deux siècles et infléchissent son évolution malgré les souhaits du groupe majoritaire anglo-saxon. Au début des années 1980, évoquant l'évolution prévisible de la culture australienne, le sociologue John Carroll formulait l'hypothèse que « le *xxi^e* siècle sera marqué, sur ce continent, par un croisement de notre culture anglo-saxonne, telle qu'on l'a adaptée, et d'une culture asiatique, principalement chinoise – que cela plaise ou non à nos descendants³ ». Comme le suggère cette formulation, pareille évolution ne correspond pas aux souhaits du groupe majoritaire, et se fera sans doute contre son gré. Il est vrai que les Anglo-Saxons doivent faire leur deuil d'une Australie réservée exclusivement aux Blancs. Mais le texte même de Carroll illustre un autre aspect de ce fantasme raciste: l'occultation des Aborigènes, qu'il élimine complètement de sa vision de la culture australienne à venir. L'appropriation de l'Australie par les colons anglo-saxons passait nécessairement par l'élimination de ses premiers occupants, que l'on croyait voués à disparaître par les seuls mécanismes de l'évolution, accompagnés au besoin d'un petit coup de pouce sous forme de massacres, d'empoisonnements et autres mauvais traitements. Mais les Aborigènes ont survécu, et sont devenus la mauvaise conscience de l'Australie contemporaine. La culture de celle-ci ne se conçoit plus sans une présence aborigène: qu'il s'agisse de peinture, de littérature ou de musique, c'est du côté aborigène qu'on trouve les affirmations identitaires les plus fortes.

Il faut également tenir compte d'une présence démographique asiatique dont l'importance ne cesse de croître et qui dépasse désormais les

3. John Carroll (dir.), *Intruders in the Bush*, Melbourne, Oxford University Press, 1982, p. 209.

8% de la population totale⁴. L'Australie a noué des relations économiques toujours plus étroites avec l'Asie, qui est devenue son principal partenaire, tant pour ce qui est des importations que des exportations. Le commerce de l'Australie avec la Chine pèse à présent plus lourd que son commerce avec les États-Unis. Parallèlement, les liens politiques entre le continent austral et ses voisins asiatiques se sont eux aussi renforcés par le biais de divers accords bi ou multilatéraux, de sorte que l'Australie est bel et bien entrée dans la zone d'attraction de l'Asie.

Si l'on veut bien se souvenir que pendant plus d'un siècle et demi le pays s'est cramponné à son identité britannique et n'a eu de cesse de rejeter les influences asiatiques comme aborigènes, on mesure mieux le chemin parcouru.

La géographie de tout pays reste relativement immuable⁵, mais sa société et par suite sa culture ont pour vocation d'évoluer afin de répondre à des défis nouveaux. L'évolution culturelle marque souvent un temps de retard sur l'évolution sociale – ainsi l'Australie continue-t-elle à certains égards de célébrer une culture rurale qui imprègne encore l'imaginaire national alors qu'elle a perdu pour l'essentiel l'importance historique qu'elle avait naguère. La culture d'une nation ne se crée bien sûr pas *ex nihilo*, sans lien avec le contexte matériel, mais elle n'est pas un simple reflet de ce contexte, qu'elle transfigure par l'imagination. Si d'un point de vue économique l'Australie s'est franchement tournée vers l'Orient, elle reste du point de vue culturel en situation liminale – sur un seuil qui marque le passage entre un monde et un autre, entre Occident et Orient.

135

UNE CULTURE « ANGLOMORPHE »

En 2011 encore, Wikipédia présentait la culture australienne, non sans raison, comme « essentiellement occidentale⁶ ». Depuis la prise de possession par le capitaine Cook en 1770 l'Australie est passée sous le contrôle politique de la Grande-Bretagne, partiellement et théoriquement d'abord⁷, puis de façon totale et effective. L'entreprise coloniale s'est bien sûr heurtée

4. http://en.wikipedia.org/wiki/Demographics_of_Australia.

5. Bien que des cataclysmes majeurs puissent y entraîner des bouleversements. Des réalisations technologiques comme le tunnel sous la Manche ou les avions gros porteurs peuvent d'autre part redéfinir des notions telles que l'insularité ou la distance.

6. http://en.wikipedia.org/wiki/Culture_of_Australia.

7. Cook, ignorant l'étendue réelle du continent, n'a pris possession que d'une partie de celui-ci. Par ailleurs, il a fallu attendre près de vingt ans pour que l'Australie commence à être effectivement occupée par des colons.

à une résistance aborigène plus vigoureuse qu'on ne l'a souvent dit, mais aussi aux difficultés liées à un environnement naturel très différent de celui auquel étaient habitués les colons. Cet environnement fut bientôt perçu comme difficile, voire hostile sinon pervers, et il convenait donc de le remodeler pour qu'il s'accorde mieux aux préconceptions des colonisateurs. La colonisation du continent passait donc par l'imposition de la culture britannique à la nature australienne. Cela prit des formes multiples.

136 Afin d'atténuer l'étrangeté de la géographie du pays on lui donna une nomenclature qui, fleurant bon les îles Britanniques, était censée l'appriivoiser. Des villes furent ainsi baptisées Liverpool, Newcastle ou Brighton. On planta des rosiers et des chênes; on importa des chats, des lapins et des renards, et l'on prépara ainsi un désastre écologique... Non moins significativement, les colonisateurs importèrent leur langue, leurs institutions, leurs religions et leurs valeurs. L'Australie devint « une grande nation britannique en gestation », comme l'écrivait Charles Domville-Fife dans les années 1950⁸. Elle se caractérisait, selon le politologue Frank Knopfelmacher, par son « anglomorphisme », c'est-à-dire par la prédominance de formes culturelles britanniques : « Pour les immigrants venus de sociétés anglomorphes, en particulier de Grande-Bretagne ou d'Irlande, l'émigration [...] équivalait à passer, par exemple, de Londres ou Dublin à Édimbourg ou Liverpool. Il n'y a pas de déracinement, pas de choc culturel ou de privation significative [...] car la culture du pays d'accueil est virtuellement identique à celle qu'on a quittée⁹. »

En apparence, les propos de Knopfelmacher relevaient du bon sens. Pendant longtemps, un visiteur aurait pu prendre l'Australie pour une extension de sa mère patrie britannique : on y vénérât la reine Elizabeth – l'hymne national, *God Save the Queen*, était joué à la fin de chaque séance de cinéma –, les voitures roulaient à gauche, les façons de manger, de s'habiller ou de se distraire se distinguaient mal du modèle anglais. Comme le notait Stewart Firth, jusqu'à la Seconde Guerre mondiale, « il était constamment rappelé aux écoliers australiens dans les écoles publiques et protestantes qu'ils appartenaient à l'empire le plus noble que le monde avait jamais vu¹⁰ ». Dans les années 1950 encore, le Premier ministre Robert Menzies se définissait comme « Britannique jusqu'à la semelle de ses souliers ».

8. Charles Domville-Fife, « Preface », *Australian Panorama*, Londres, Domville-Fife Press, 1950.

9. Frank Knopfelmacher, « The case against multiculturalism », in Robert Manne (dir.), *The New Conservatism in Australia*, Melbourne, Oxford University Press, 1982.

10. Stewart Firth, *Australia in International Politics*, Sydney, Allen & Unwin, 2005, p. 25.

Par ailleurs, l'Australie, dont la population provenait dans sa grande majorité des îles Britanniques, entretenait avec la Grande-Bretagne des liens étroits, qu'ils soient politiques, stratégiques, économiques ou familiaux, au point que lorsqu'un Australien parlait de se rendre « au pays » (*home*), c'est l'Angleterre qu'il désignait ainsi, même s'il n'y avait encore jamais mis les pieds. Dans pareil contexte, il n'est pas étonnant que les activités culturelles australiennes aient eu un fort parfum britannique.

La première pièce de théâtre jouée en Australie, en 1789, interprétée par des forçats, fut une œuvre du dramaturge irlandais George Farquhar, *Le Sergent recruteur*. Le public australien continua de se montrer friand de théâtre britannique, qu'il s'agisse des œuvres de Shakespeare ou du duo victorien Gilbert et Sullivan. Lecteurs voraces, les colons australiens importaient la plupart de leurs livres de la mère patrie. Au fil des décennies les productions culturelles se multiplièrent en Australie et prirent un caractère indigène de plus en plus marqué à mesure qu'un nationalisme australien s'affirmait. C'est à partir des années 1880 que ce sentiment devint un authentique phénomène culturel, grâce notamment au magazine de Sydney *The Bulletin* et aux écrivains dont il faisait la promotion, tels Henry Lawson (1867-1922), « Banjo » Paterson (1864-1941) ou Joseph Furphy (1843-1912). Ce nationalisme se teintait parfois de forts sentiments antibritanniques : ses partisans considéraient que l'Australie ne pourrait affirmer son identité propre et réaliser son potentiel qu'en se démarquant de sa mère patrie. Cela valait sur les plans politique (le *Bulletin* était résolument républicain) et social (l'Australie devait promouvoir une société juste et égalitaire, aux antipodes – c'est le cas de le dire – d'une société britannique sclérosée dans ses inégalités), mais aussi sur le plan culturel : le pays devait cesser d'imiter les modèles britanniques ; il fallait que ses artistes, écrivains ou peintres célèbrent l'Australie et trouvent à cette fin de nouveaux modes d'expression plus en rapport avec les réalités du continent. Cela passait par l'utilisation d'un langage nouveau, littéraire ou pictural, ainsi que de thèmes spécifiques – notamment l'évocation du *bush* ou arrière-pays. Ainsi s'affirmait peu à peu une identité politique et culturelle originale, qui se démarquait de ses origines britanniques sans pour autant rompre avec elles, tant persistait le sentiment que l'Australie faisait toujours partie de la grande famille britannique. Cette situation, peut-être paradoxale, était illustrée par la participation d'écrivains australiens à cette compétition littéraire qu'est le Booker Prize, où les auteurs de toutes les anciennes colonies britanniques, ainsi que les écrivains britanniques eux-mêmes, peuvent concourir. Par trois fois des romanciers australiens

furent distingués (Thomas Keneally en 1982 avec *La Liste de Schindler*; Peter Carey en 1988 avec *Oscar et Lucinda* et de nouveau en 2001 avec *Véritable Histoire du gang Kelly*). Ces participations montrent bien que la culture australienne reste aujourd'hui encore intégrée à ce qu'on a appelé l'« anglosphère », qui comprend également les États-Unis (même si les écrivains américains sont exclus du Booker Prize) dont la culture exerce une influence significative sur l'Australie. Il est indiscutable que la quasi-hégémonie de la langue anglaise en Australie contribue à ancrer cette dernière dans le monde anglophone. Mais celui-ci ne se limite plus aux pays traditionnels, occidentaux de par leur culture, telles les îles Britanniques et l'Amérique du Nord. Du fait de son statut d'ancienne colonie de la Grande-Bretagne, l'Australie s'inscrit également dans le monde postcolonial anglophone, où elle avoisine des pays très divers, comme la Jamaïque, le Nigeria ou l'Inde. Cette dimension postcoloniale infléchit sensiblement sa culture où se font jour des préoccupations assez différentes de celles de la métropole même si celle-ci, par le biais de l'immigration issue de l'ancien Empire, est elle aussi rattrapée par le fait postcolonial.

UNE SOCIÉTÉ MULTICULTURELLE

La nature même de la population australienne a évolué significativement depuis une soixantaine d'années. Alors qu'auparavant la population d'origine anglo-celtique (anglaise, écossaise ou irlandaise) jouissait d'une supériorité numérique écrasante (elle représentait plus de 90 % du total), la politique d'immigration massive engagée par l'Australie à la fin de la Seconde Guerre mondiale a en quelques décennies modifié le paysage démographique. Il convient de rappeler que l'Australie, très attachée à ses racines britanniques, souhaitait accroître la taille de sa population grâce à des immigrants venus de Grande-Bretagne, et que c'est uniquement parce que cette dernière n'était pas en mesure de fournir des contingents suffisants que l'Australie s'est tournée, à regret, vers d'autres pays d'Europe. En revanche, il n'était pas question de revenir sur la « politique de l'Australie blanche » qui depuis 1901 interdisait l'accès du pays aux immigrants de couleur.

L'arrivée, dans les années 1950 et 1960, de centaines de milliers d'Italiens, Grecs, Maltais ou Hollandais ne pouvait manquer d'avoir un impact sur la culture australienne. Ces populations immigrées transformèrent le mode de vie australien, lui donnant notamment un tour méditerranéen qui s'accordait d'ailleurs bien aux conditions climatiques. Les

Australiens, par tradition buveurs de bière et de thé à la mode britannique, apprirent à apprécier le vin et café. Les pâtes devinrent leur plat préféré.

Les arts ne pouvaient rester à l'écart de cette évolution. En littérature notamment, de nouvelles voix issues de l'immigration commencèrent à se faire entendre, et à se démarquer des modèles anglo-saxons dominants. Des écrivains originaires d'Europe méridionale – d'Italie ou de Grèce notamment – se firent une place dans le paysage littéraire australien. Ils y introduisirent des façons d'écrire et des préoccupations qui reflétaient leur situation en décalage par rapport à la population dominante, encore anglo-saxonne. Ils légitimaient ainsi des pratiques culturelles étrangères à la tradition qui dominait la culture australienne, et mettaient en même temps en relief la xénophobie dont cette culture, ainsi que la société qui l'avait secrétée, étaient empreintes. En même temps, ils élargissaient les horizons d'une littérature qui était à certains égards assez provinciale. Demeurés marginaux jusqu'aux années 1980, des auteurs grecs comme Angelo Loukakis, Antigone Kefala ou italiens tels Luigi Strano et Paolo Totaro sont désormais membres à part entière de la communauté littéraire australienne, comme c'est le cas de Venero Armano ou de Christos Tsiolkas.

139

Deux autres facteurs sont à prendre en compte dans cette évolution de la culture australienne vers plus de cosmopolitisme. L'abandon de la politique de l'Australie blanche par le gouvernement de Gough Whitlam en 1973 avait ouvert la voie à une immigration asiatique jusqu'alors presque totalement prohibée. Et bien entendu il se trouva, parmi les diverses communautés asiatiques qui se formèrent alors en Australie, des écrivains qui ne tardèrent pas à faire entendre leur différence. Originaires de Chine (Brian Castro), du Viêtnam (Nam Le), de Malaisie (Beth Yap) ou de Singapour (Simone Lazaroo), ces auteurs poursuivirent la tâche de greffer sur les racines anglo-saxonnes de la culture australienne des pousses nouvelles. Ils communiquaient à leurs lecteurs, majoritairement anglo-saxons, des expériences et des préoccupations qui leur ouvraient les yeux sur des réalités qui leur étaient au mieux peu familières, et au pire totalement inconnues. Ils participaient ainsi à cet élargissement cosmopolite de l'horizon culturel australien qui caractérise l'évolution du pays depuis un bon demi-siècle.

L'AUSTRALIE ABORIGÈNE

140 Il n'y a pas que l'ouverture vers l'extérieur qui permette à l'horizon de s'élargir : un retour sur l'intérieur permet aussi de faire des découvertes, comme le montre l'essor qu'a pris la littérature aborigène. Longtemps, les habitants originels de l'Australie ont été considérés par leurs envahisseurs comme des primitifs incapables de s'adapter au monde moderne, et donc voués à disparaître. Tenus pour quantité négligeable, ils survivaient néanmoins sur les marges de la société australienne et, mis à part les anthropologues et une poignée d'administrateurs, nul ne leur prêtait beaucoup d'attention. Leur culture passait pour archaïque et dépourvue de toute pertinence dans l'Australie du xx^e siècle. Ils allaient néanmoins démontrer le contraire. Dans les années 1960 et 1970, ils se rappelèrent au souvenir de leurs compatriotes non indigènes en militant pour leurs droits civiques ainsi que leurs droits fonciers, et plus généralement pour que leur soit faite une place plus digne dans la société australienne. En même temps, ils produisirent des œuvres artistiques d'une grande vigueur. Cette conjonction du politique et du culturel s'incarne dans les peintures sur écorce de Yirrkala (1963), par lesquelles le peuple Yolngu appuyait ses revendications en matière de droits fonciers autochtones. Pétitions et peintures coexistaient sur le même support et tendaient au même but. Ce but ne fut pas atteint à l'époque (les tribunaux jugèrent que les Yolngu avaient perdu leurs droits sur leur territoire traditionnel au profit de la couronne britannique) mais les peintures, qui sont exposées dans l'enceinte du Parlement fédéral à Canberra, ont désormais acquis une dimension historique.

Les Aborigènes s'invitaient ainsi sur la scène culturelle australienne. Jusqu'alors, leurs réalisations passaient pour avoir une valeur anthropologique plutôt qu'esthétique – témoignages sur les croyances et les pratiques d'un peuple primitif en voie d'extinction plutôt qu'œuvres d'art. En 1964, la militante aborigène Kath Walker (qui allait par la suite prendre le nom d'Oodgeroo Noonuccal) publiait *We are going*, le premier recueil de poésie jamais écrit par une femme indigène. Ce livre, qui évoquait la disparition prochaine des Aborigènes si leur sort ne s'améliorait pas, eut une grande popularité, et contribua à faire mieux connaître la triste condition des Premiers Australiens. L'année suivante, Colin Johnson (qui allait par la suite prendre le nom de Mudrooroo) fit paraître le premier roman écrit par un Aborigène, *Wildcat Falling*, qui dénonçait les effets destructeurs du racisme en Australie-Occidentale. Dès lors, la littérature aborigène allait devenir une composante incontournable

de la culture australienne, qu'il s'agisse de théâtre avec Jack Davis ou Jimmy Chi, de poésie avec Lionel Fogarty ou Sam Watson ou, surtout, de roman, genre pour lequel des auteurs tels qu'Alexis Wright et Kim Scott ont remporté les prix littéraires les plus prestigieux d'Australie¹¹.

Le rôle culturel des Aborigènes ne se limitait pas à la littérature. Dès les années 1970 la peinture aborigène connut un essor considérable. À la fonction rituelle qu'elle avait dans la société traditionnelle s'ajouta une fonction à la fois esthétique et commerciale qui fit entrer cette peinture dans le monde de l'art contemporain. Elle y connut un grand succès, notamment du fait de l'originalité de ses représentations et de son utilisation vigoureuse de la couleur. Les tableaux de certains artistes comme Emily Kame Kngwarreye, Thomas Rover ou Kathleen Petyarre, qui racontent sous forme apparemment abstraite, codée, et donc peu accessible aux Occidentaux les récits légendaires de la communauté, atteignent une valeur marchande considérable. Le domaine musical n'est guère en reste. Dans les années 1980 le groupe Warumpi Band écrivit la première chanson de rock en langue aborigène, tandis qu'en 1991 le groupe Yothu Yindi s'approchait des sommets du hit-parade avec son single « Treaty ». Plus récemment, Geoffrey Gurrumul Yunupingu, musicien aveugle qui avait fait partie du groupe, se lançait dans une carrière solo et connaissait un grand succès avec un premier disque écrit principalement en langue yolngu.

141

Il est clair aujourd'hui qu'on ne peut plus parler de culture australienne sans évoquer la culture aborigène. Découvrir cette culture fascinante est d'ailleurs une des principales motivations qui attirent les visiteurs étrangers en Australie.

VERS UNE CULTURE ARC-EN-CIEL

On ne saurait désormais tenir la culture australienne comme un sous-produit de la culture britannique, même si cette dernière figure (et continuera de figurer) en bonne place dans sa généalogie. On a parfois voulu en faire une sorte de succédané de la culture américaine, avec laquelle elle possède en effet quelques points communs, notamment cet intérêt pour la plage et le surf que l'on trouve aussi bien à Los Angeles qu'à Sydney. Les liens culturels entre les deux nations, quelque peu

11. Kim Scott a remporté par deux fois le prix Miles Franklin (l'équivalent australien du Goncourt), en 2000 pour *Benang* et en 2011 pour *That Deadman Dance*. Alexis Wright l'a obtenu en 2007 pour *Carpentaria*.

cousines au regard de l'Histoire, sont bien réels. Pays neufs, terres de grands espaces, nations de type occidental bâties sur la spoliation et la quasi-extermiation des populations autochtones – il ne manque pas de points de ressemblance. À la fin des années 1960, alors que l'Australie, pour complaire à son protecteur américain, s'était engagée dans la guerre du Viêtnam, qui devenait de plus en plus impopulaire, Frank Moorhouse écrivait dans un de ses récits : « Nous sommes culturellement impuissants et dépendants... En fait, nous sommes des Anglo-Américains. Une culture composite, une imitation. De pauvres couillons ¹². » Cette crainte de voir la culture australienne réduite à une pâle imitation de la culture américaine s'exprimait également sous la plume du romancier Peter Carey ¹³. Elle fait partie de ce que le critique littéraire A.A. Phillip avait baptisé, en 1950, « *the cultural cringe* », le complexe d'infériorité culturelle. Il s'agit là d'un aspect, et non des moindres, de la nature postcoloniale de la culture australienne.

Tant que l'Australie s'est identifiée à l'Occident, en tant que nation britannique d'abord puis en tant que protégée des États-Unis, elle s'est vouée, de par son statut de colonie, d'ancienne colonie ou de protectorat, à une situation de subalterne très dommageable pour son sentiment d'identité comme pour sa fierté. Du point de vue idéologique et politique et, par la suite, culturel, elle a eu du mal à accepter son positionnement dans l'hémisphère Sud, aux antipodes de l'Europe et aux confins de l'Asie. Ce positionnement postcolonial semblait l'exclure du « vrai » monde où se passaient les choses sérieuses, c'est-à-dire l'hémisphère Nord, et la condamner à une sorte d'impuissance structurelle. Tirillée dans des directions contradictoires, elle ne savait plus sur quel pied danser, comme le déclarait la poétesse Fay Zwicky au début des années 1990 : « On se rend compte que, coincés de la sorte au milieu de nulle part, nous sommes toujours dépourvus d'identité en ce sens que nous ne savons pas si nous devons nous rapprocher de l'Asie, qui est notre voisine, ni comment nous positionner par rapport à l'Europe. Voilà bien le problème pour l'Australie – nous ne savons pas nous situer ¹⁴. »

Si le cours de l'histoire n'a pas tout à fait clarifié les choses, il a néanmoins entraîné une évolution, au point que l'historien James Curran pouvait écrire récemment que « le concept de l'Australie comme faisant

12. Frank Moorhouse, *The Americans, Baby*, Sydney, Angus & Robertson, 1969.

13. Cf. la nouvelle « American Dreams », in Peter Carey, *The Fat Man in History*, St. Lucia, University of Queensland Press, 1974.

14. Fay Zwicky, in Ray Willbanks (dir.), *Australian Voices. Writers and their Work*, Austin, University of Texas Press, 1991, p. 220.

partie du “monde britannique” est difficile à saisir pour les Australiens contemporains¹⁵ ». Le problème de savoir où se situe ce pays est d’autant plus épineux que le monde se transforme et que les certitudes d’antan n’ont plus cours. La supériorité du monde occidental, en termes économiques, politiques, militaires et culturels, si rassurante pour l’Australie qu’elle ne pouvait guère faire autrement que s’identifier à lui, se trouve de plus en plus remise en cause par l’émergence des nations asiatiques, en particulier l’Inde et la Chine, qui sont les grandes puissances de demain. Qu’elle le veuille ou non, l’Australie est obligée de se repositionner. Hugh White, après avoir reconnu que « notre existence même en tant que pays provient directement de l’époque de domination occidentale qui à présent touche si rapidement à sa fin », ne pouvait que constater : « L’Australie se trouve en plein sur la ligne de faille de cette secousse sismique. Les pays qui sont en train de reconquérir une plus grande part de richesse et de puissance sont ses voisins, ainsi que ses principaux partenaires commerciaux¹⁶. »

143

L’Australie ne fera sans doute jamais partie intégrante du monde oriental, mais elle est peu à peu en train de rompre certaines amarres avec le monde occidental. Si elle a toujours eu conscience de sa proximité vis-à-vis de l’Asie, elle l’a longtemps appréhendée comme une source de dangers. Elle a mis du temps à comprendre qu’une posture essentiellement défensive ne suffisait plus, et qu’il lui fallait prendre des initiatives qui témoignent d’une approche bien plus positive. Dès les années 1950, en participant au plan de Colombo, l’Australie annonçait qu’elle pouvait contribuer aux progrès, à la stabilité et à la prospérité de ses voisins asiatiques. Par la suite, les Premiers ministres Gough Whitlam (1972-1975), en abandonnant la tristement célèbre politique de l’Australie blanche, et Paul Keating (1991-1996), en soutenant que l’intérêt de l’Australie lui commandait de se rapprocher de l’Asie, ont grandement contribué à nouer des relations plus étroites, et plus apaisées, entre l’Australie et ses voisins. Gareth Evans, ministre des Affaires étrangères dans les gouvernements Hawke et Keating, allait sans doute trop loin lorsqu’il déclarait, en 1988, que « l’Australie doit être considérée comme une partie de l’Asie ; l’Asie est l’avenir de l’Australie ; l’Asie, c’est là que nous vivons¹⁷ ». Mais en 2010 une enquête d’opinion indiquait qu’un

15. James Curran, *Australian Book Review*, n° 331, mai 2011, p. 6.

16. Hugh White, « Long March of Complacency », *Australian Book Review*, n° 333, juillet-août 2011, p. 9.

17. In Richard Higgot et Kim Nossal, « Odd man in, Odd man out », *The Pacific Review*, n° 21, 5 décembre 2005, p. 273.

tiers des Australiens souscrivait à l'idée que leur pays faisait partie de l'Asie, contre 5 % qui l'identifiaient à l'Europe¹⁸.

Il est impossible de prédire ce qui sortira du creuset culturel qu'est devenue l'Australie. Il est clair, cependant, qu'elle s'accepte de plus en plus comme nation arc-en-ciel où couleurs de peau et cultures diverses se côtoient, se mélangent et se stimulent réciproquement pour produire des réalisations culturelles qui ne s'embarrassent plus d'homogénéité et font fi des dictatures identitaires d'antan. Empruntant à l'Orient comme à l'Occident, la culture australienne se réalise dans un grand kaléidoscope postmoderne.

18. In Gareth Evans, « Australia's Asian Future », discours à The Australian Club, 16 septembre 2010, <http://www.gevans.org/speeches/speech423.html>.

R É S U M É

Du point de vue culturel, l'Australie s'est longtemps définie comme pays occidental et plus particulièrement britannique, ce qui l'a conduit à s'aveugler sur ses spécificités, notamment en ce qui concerne le peuple aborigène, et à cultiver une véritable phobie de l'Asie. Depuis quelques décennies, cependant, sous la pression des évolutions politiques, économiques et démographiques, elle affronte sa réalité géographique et accepte d'intégrer à sa culture les composantes non britanniques (principalement aborigènes et asiatiques) qu'elle rejetait jusque-là. La culture australienne, devenue cosmopolite et composite, y a gagné en vigueur et en diversité.